

Le Souvenir de Georges Rodenbach par Firmin Van Den Bosch (1938)

Le 24 décembre, il y a eu quarante ans que mourut Georges Rodenbach.

Chaque fois que je me retrouve dans les rues de Gand, son ombre surgit dans le cadre de mes souvenirs d'étudiant. Je le revois, sous les arbres de la Place d'Armes, tout de gris habillé, la lavallière flottante, un gardénia à la boutonnière et cheminant d'un pas hiératique, « en son rêve étoilé ». Nous le suivions. Il se rendait chez son libraire, rue des Champs, et s'y attardait à bouquiner. A la vitrine étaient exposés ses livres : *Les Tristesses*, *La Jeunesse Blanche*, *Du silence*.

Quel coup d'archet pour nos jeunes sensibilités que la révélation de cette poésie osant son songe sur des choses proches de nous et baignant dans l'ambiance même de notre vie.

Le poète et sa Muse erraient à l'ombre du Beffroi et de la Cathédrale : ils allaient vers les humbles coins perdus et alors méprisés du vieux-Gand ; parmi les tristesses vespérales des quais lépreux, ils sentaient peser sur eux l'ombre séculaire de la Maison de l'Étape ; à un brusque tournant de rue, des architectures incohérentes emprisonnant, sous un pâle rayon de lune, le linceul blême de la Lys, leur donnaient le frisson d'un paysage vénitien. L'eau d'ailleurs les poursuivait comme une hantise, tendant son miroir sombre aux pignons qui la bordent en même temps qu'à leurs douloureuses faces de rêve ; dans les quartiers des casernes, aux hauteurs de la colline Saint-Pierre, ils écoutaient au loin « l'âme des déserteurs pleurer dans les tambours. »

C'est cette impression inédite d'un art dont nous pouvions contrôler journallement l'inspiration autour de nous, que je tâchais de rendre dans une étude consacrée à Rodenbach dans *L'impartial de Gand* et qui était à peu près mon début littéraire. Comme je fus joyeusement fier de recevoir du poète une lettre où il me qualifiait de « cher confrère ». Il m'avait invité à aller le voir et il me reçut dans le salon de ses parents, aux meubles vétustes, et sur lesquels tranchait son élégante et moderne silhouette. De l'entretien d'alors, je me rappelle un couplet mélancolique, lentement distillé, sur « l'art en exil », sur l'incompréhension anémiant de la province, sur le besoin d'évasion hors d'un milieu débilitant et desséchant. Visiblement, il était déjà obsédé par la tentation de Paris.

Avant d'émigrer, Rodenbach, qui était avocat, plaïda souvent en Cour d'assises ; quel accusé assistait-il et quelle cause défendit-il le jour où j'allai l'entendre, je ne saurais plus le dire, mais j'ai gardé la mémoire d'une délicieuse musique de phrases et d'un éblouissant déroulement d'images qui, évoluant vers le plafond, dut passer au-dessus de la tête des douze bourgeois rangés dans le box des jurés.

A Gand, au boulevard Frère-Orban, Georges Rodenbach était le voisin de Maurice Maeterlinck, de sept ans plus jeune que lui. A défaut même de cette différence d'âge, ils n'auraient guère compagnonné, car ils menèrent dans leur ville natale une existence totalement différente. Tandis que Rodenbach vivait ombrageusement enclos dans le songe et pratiquait une sorte d'aristocratique dédain de l'ambiance, Maeterlinck se consolait volontiers de la hantise intermittente du mystère en s'attablant dans les cabarets réputés pour la bonne bière - il était un familier de la taverne fameuse : « A la fleur de Blé - et là, la pipe à la bouche, devant un verre de savoureuse « triple », il aimait à échanger plutôt des potins que des idées avec des commensaux que le souci de l'art ne taquinait guère.

Après quelques rares rencontres aux côtés des « Jeune Belgique », à Bruxelles, l'atmosphère enfumée du Sesino, je retrouvais Georges Rodenbach, en 1890 et 1891, à Paris où mes études terminées, j'allais passer une année et demie.

Il fut charmant et empressé d'accueil pour le jeune concitoyen à qui il souhaita la bienvenue en lui écrivant qu'il n'oubliait pas qu'il lui avait souri dans le désert de l'esprit et du cœur qu'il avait connu à Gand.

Je garde une profonde reconnaissance à Georges Rodenbach pour les horizons nouveaux que sa notoriété m'ouvrit à Paris. Il me conduisit m'asseoir au Collège de France, devant la chaire où Renan, affalé en masse pesante, distillait d'une voix séductrice, en des phrases enveloppantes, ses sophismes dissolvants ; ensemble nous fréquentâmes le Chat Noir, où Rodolphe Salis, géant roux et péremptoire, réclamait silence et admiration pour les vers hardis et légers d'un poète nouveau-venu, qui n'était autre que le futur Académicien Maurice Donnay ; le grenier des Goncourt nous accueillit un dimanche et j'ai toujours devant les yeux le pathétique visage de souffrance d'Alphonse Daudet et, debout près de son fauteuil de malade, un jeune gars robuste et débordant de vie, Léon Daudet, qui devait à quelques semaines de là épouser Jeanne Hugo. Rodenbach me mena à la cérémonie civile qui avait lieu dans une mairie, brillamment transformée en temple laïque. Cette parodie du mariage religieux froissa profondément Rodenbach ; à la sortie il me dit : « Si le grand aïeul avait été là (*ndlr* : *Victor Hugo*) il aurait murmuré à sa petite-fille : ma fille, va prier. »

J'assistais à un dîner de *La Plume* et j'entendis les vociférations grandiloquentes et étincelantes de Laurent Tailhade, montant à l'assaut de la « cité de bourgeoisie ». Par contraste, un mercredi soir à l'Institut catholique, dans les salons de Mgr d'Huslt, prédicateur à Notre-Dame, et dernier aumônier de la Monarchie, je recueillis, aux côtés de Rodenbach, les grondants échos des résistances indignées opposées par la « chouannerie nouvelle » - le mot est de Mgr Duchesne - au toast du cardinal Lavigerie, conviant les catholiques français au ralliement à la République. Quelqu'un de très haut placé osa proférer : « Le Pape rouge ». Enfin, un samedi après-midi, Rodenbach m'amena en visite à l'hôpital où Verlaine, plus indigent de pécule que malade, avait trouvé une fois de plus asile ; assis dans un lit tout blanc, un bonnet blanc surmontant sa face camuse de faune, Lélian nous reçut avec un sourire. « Vous m'apportez des ors ! » interrogea-t-il et quand il eut en mains l'enveloppe contenant les honoraires de poèmes - destinés je crois bien à *La Revue Générale* - il retira les billets, les tâta fébrilement et ses yeux, ses pauvres yeux las, brillèrent d'une joie d'enfant. Rodenbach, à ce moment, avait déjà conquis Paris . Ainsi que l'a dit magnifiquement Verhaeren, « la pensée du poète brillait dans énorme faisceau de forces que Paris dresse comme des armes intellectuelles, chaque matin, devant le soleil » ; son art personnel et nostalgique bénéficiait de la vogue, alors au zénith, du symbolisme ; ses chroniques, particulièrement dans le *Figaro*, plaisaient par la finesse des aperçus et la nouveauté des images ; dans les milieux littéraires et dans les salons, il était recherché pour sa conversation étincelante, primesautière et nuancée, excellent à vêtir d'imprévu la petite histoire des Lettres. D'illustres amitiés servaient sa jeune gloire : Goncourt, Daudet, Coppée et même J.K. Huysmans, qui, pourtant, en un jour de roserie, devait lus tard le qualifier devant moi de « marchand d'orchidées ».

A quelle brillante ascension cette destinée aurait été promise si, la veille de Noël 1898 (*ndlr* : *Rodenbach est décédé le jour de Noël 1898 et non la veille*), la mort ne l'eût interrompue brutalement. Georges Rodenbach n'avait que quarante-trois ans.

Le deuil des Lettres fut douloureusement ressenti en Belgique. Rodenbach avait été un des artisans de notre Renaissance littéraire. Si certains - notamment parmi les « Jeune Belgique » - lui avaient gardé quelque rancune pour son exode à Paris, les succès qu'il y remporta et qui jetaient leurs reflets sur son pays, lui obtinrent facilement le pardon. Et les Lettres belges louèrent sincèrement celui qui fut, auprès des élites française, l'ambassadeur émouvant de nos façons de voir et de sentir.

Emile Verhaeren, dont l'existence, depuis le collège Sainte-Barbe à Gand, avait été mêlée étroitement et fraternellement à l'existence de Georges Rodenbach, salua « l'absence définitive » de son ami d'un poignant cri de détresse. Ce fut lui aussi qui, à quelques mois de là, suggéra l'idée d'élever en Flandre un monument à Rodenbach. Des amis gantois du poète, auxquels se joignirent un groupe d'écrivains, rangés sous le glaive symbolique de *Durendal*, l'abbé Moeller, Carton de Wiart, Thomas Braun, Georges Virrès, Frans Ansel, adhérèrent avec empressement. Et ils me firent l'honneur de me demander de présider le comité.

Nous songeâmes d'abord à choisir, comme cadre de réalisation pour notre projet Bruges qui fut vraiment la patrie privilégiée du rêve du poète. Mais notre offre rencontra une hostilité décidée chez « l'édilité compétente ». Les Brugeois se souvenaient avec une amertume peut-être un peu justifiée, en dehors du point de vue artistique, de Bruges la Morte et du Carillonneur et ils n'avaient pas oublié surtout certain article, d'ailleurs très vif, du *Figaro*, où Rodenbach s'élevait, avec une véhémence émue, contre la création de Bruges port de mer, et où il affirmait que les Brugeois, au lieu de prôner Bruges port de mer, serviraient mieux la gloire de leur cité en en faisant « Bruges Porte de l'Art » et en lui rendant ainsi sa beauté ancienne.

Après la carence de Bruges, Gand s'imposait ; et nous n'eûmes aucune difficulté à obtenir l'adhésion immédiate du bourgmestre Emile Braun, dont j'ai dit ailleurs l'esprit compréhensif et large.

Quand les fonds furent recueillis – et une représentation à Gand du *Voile*, par la Comédie française y contribua pour une bonne part — nous eûmes à désigner l'artiste auquel il serait fait appel pour réaliser le mémorial. Georges Minne nous sembla tout indiqué.

Il n'était encore qu'à ses débuts mais son art, en sa prédilection pour le symbole et le mystère, s'appariait intimement à l'art du poète qu'il fallait honorer. Minne travailla longuement. Lorsque dans l'atelier de Laethem, il dévoila à nos yeux son œuvre, nous eûmes le sentiment que sa beauté émouvante mais hermétique serait peu accessible à la foule et nous prévoyions les brocards qu'elle allait nous valoir dans la suite, mais nous nous consolions d'avance à la pensée que Rodenbach eût aimé cette allégorie de son génie, que Georges Virrès a si admirablement interprétée : « Hors d'un sarcophage se soulève la Résurrection : une figure de femme pensive mais sereine et dont le songe demeure attaché au poète ! Le linceul glisse sur son épaule. Elle est déjà la vie, elle est encore la mort. Et les lignes de toute l'œuvre animent d'un frisson moderne le rappel de l'art médiéval. »

Le monument Rodenbach fut inauguré le 19 juillet 1903 par une miraculeuse journée d'été dans le vieux Béguinage désaffecté, vers lequel le poète de *La Jeunesse blanche* pèlerina si souvent, et qui, en ce moment, apparaissait comme le symbole brisé de son art.

Verhaeren parla... Et ce fut, vers son frère d'armes disparu et vers leurs souvenirs communs, tout l'élan de son grand cœur généreux et, baignée d'émotion, une offrande d'images au poète qui avait couronné d'immortelles le front de la Mère Flandre.

Au nom du comité, je remis le Mémorial à la ville de Gand, en la personne de son premier magistrat et je la remerciais du coin de terre privilégié qu'elle accordait au chantre du *Règne du Silence*, en ajoutant « qu'à son âme ardente et triste le voisinage serait doux de ces arbres pacifiques et que ces hauts pignons dentelés projetteraient sur sa mémoire une ombre, qui lui serait chère et que la voix du carillon, s'égrenant au loin en sourdine, murmurerait au poète une promesse de la gloire qu'il rêva.

*De ne pas trop périr et d'être un peu sauvé
Et de laisser de soi dans les barques humaines. »*